

## De la vitesse des changements linguistiques: Étude du cas des emplois inférentiels des connecteurs consécutifs<sup>1</sup>

### 1. Introduction

Parmi les connecteurs susceptibles de signaler une relation de cause à conséquence, certains seulement ont acquis un emploi leur permettant d'intervenir dans des constructions qui renversent l'ordre causal. Badiou-Monferran (dans Badiou-Monferran/Buchi 2012, Badiou-Monferran, à paraître) a montré que l'acquisition d'un tel emploi est liée à un processus de grammaticalisation<sup>2</sup>. Nous nous pencherons sur deux hypothèses concurrentes pour décrire ce phénomène : soit ce dernier est lié au rythme des grammaticalisations qui diffère selon les marqueurs et dans ce cas, l'acquisition d'un tel fonctionnement ne serait qu'une question de temps ; soit il est lié aux facteurs propres à la sémantique du connecteur, et dans ce cas le paramètre de 'persistance' jouerait un rôle non négligeable dans la courbe de grammaticalisation caractérisant un connecteur.

Nous commencerons par faire le point sur la notion de rythme des changements linguistiques, puis nous analyserons la possibilité qu'elle s'applique aux cas des connecteurs consécutifs, avant de nous pencher sur leurs caractéristiques sémantiques en les mettant en rapport avec leur degré de grammaticalisation.

### 2. Le rythme des changements linguistiques

La question que nous retenons comme pertinente, concernant le rythme, pour l'étude de nos marqueurs est débattue dans Kroch (1989). Elle regarde très schématiquement la variation de la vitesse à laquelle un item subit un changement par voie de grammaticalisation. Kroch soutient à l'encontre de Bailey (1973) que le changement linguistique s'opère au même moment dans tous les contextes, mais à des fréquences différentes, plus élevées dans les contextes favorables que dans les contextes défavorables. Le changement linguistique évolue donc au même rythme dans tous les contextes. Kroch remet en cause ainsi la position de Bailey pour qui le rythme est dépen-

<sup>1</sup> Nos plus vifs remerciements vont à nos relecteurs anonymes qui nous ont permis d'améliorer cette contribution.

<sup>2</sup> Au sens de Hopper et Traugott (1993). Pour une synthèse sur la grammaticalisation, comme théorie et comme processus de changement, voir Marchello-Nizia (2006).

dant du contexte : à savoir dans un contexte favorable le rythme est plus rapide que dans un contexte qui prédispose moins l'item au changement préconisé. Selon Kroch, les décalages observés ne sont donc imputables ni à une variation des *terminus a quo*, ni à une variation de tempo, mais à la différence des fréquences initiales. Et l'illusion de la séquentialité repose précisément sur une confusion entre celle-ci (la différence des fréquences initiales) et celles-là (les variations tout à la fois chronologiques et rythmiques) :

Change proceeds at the same rate in all contexts, and that, as far as one can tell, disfavoring contexts acquire new forms no later than favoring ones, though at lower initial frequencies. If this conclusion is correct, then the pattern of favoring and disfavoring contexts does not reflect the forces pushing the change forward. Rather, it reflects functional effects, discourse and processing, on the choices speakers make among the alternatives available to them in the language as they know it; and the strength of these effects remains constant as the change proceeds (Kroch 1989, 36).

Pour l'étude des changements isolés, cette découverte est considérable. Elle montre que les causes du changement linguistique ne se confondent pas avec les contextes, et qu'elles engagent des mutations s'exerçant à un niveau beaucoup plus abstrait de la structure de la langue – en l'occurrence, celui du macro-système grammatical.

### 3. Les connecteurs consécutifs et la relation inférentielle

Les marqueurs qui retiennent notre attention partagent la propriété de pouvoir établir un lien reposant sur une inférence abductive. Nous reprenons la définition donnée d'après Peirce dans Dendale / de Mulder : « L'abduction est une forme d'inférence qui va des faits constatés à une hypothèse explicative. » (Dendale / de Mulder 1996, 8).

Une telle inférence permet au locuteur de remonter à la cause probable d'un état de choses communiqué préalablement.

- (1) L'herbe a poussé [fait donné dans l'expérience du sujet]. Donc/ Par conséquent/ Alors/ (?) Partant, il a plu [cause probable servant d'explication au fait constaté].

Sauf pour *donc*, connecteur hérité qui recycle dès l'ancien français toute la gamme des emplois de son étymon latin – dont l'emploi mentionné sous (1) –, l'emploi que nous désignons par « relation inférentielle abductive » se manifeste en diachronie française après l'emploi causal ordinaire (celui où le marqueur introduit une conséquence d'un état de choses précédemment communiqué) :

- (2) Il a plu. Donc/ Par conséquent/ Alors/ Partant, l'herbe a poussé [conséquence vraisemblable d'un fait établi].

Pour tous les connecteurs autres que *donc*, le codage grammatical de l'abduction date de l'époque moderne (XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles). Dans la vaste famille des marqueurs de consécution, il fait jouer deux types de variantes en compétition :

- (i) le type *donc* vs *par conséquent* pour l'expression de ce que la littérature nomme la « causalité nécessaire »<sup>3</sup>.  
 (ii) le type *alors* vs *partant* pour l'expression de ce que, par différence, la littérature nomme la « causalité contingente »<sup>4</sup>.

Derrière ces étiquettes, il y a l'idée d'un lien plus fort avec *donc* et *par conséquent* qu'avec *alors* et *partant*. Cette hypothèse est fondée synchroniquement sur la possibilité de contraster *alors* et *donc* (sans préjuger de *partant* devenu rare dans son emploi de consécutif<sup>5</sup>) dans les constructions où la prémisse n'est pas assertée. Dans les structures conditionnelles, par exemple, l'emploi de *donc* n'est pas utilisable comme celui de *alors*. Il faut que *donc* puisse renvoyer à une prémisse extérieure à la construction conditionnelle pour pouvoir être utilisé, comme relevé dans (Jayez/Rossari 1999, 2000). En effet, le renvoi à une prémisse extérieure (correspondant à une assertion) permet de rétablir un lien du même type que celui qui intervient dans les constructions fondées sur deux assertions.

- (3) L'herbe a poussé, donc il a plu  
 (4) Si l'herbe a poussé, alors il a plu  
 (5) Si l'herbe a poussé, ? donc il a plu  
 (6) Si l'herbe a poussé, il a donc plu = Donc, si l'herbe a poussé il a plu

Dans ce dernier emploi, *donc* est interprété comme renvoyant à une prémisse externe à la construction. Il introduit ainsi l'ensemble de la structure conditionnelle, à la différence de *alors*, qui peut intervenir à la jointure de l'apodose et de la protase. Cette différence de force dans la connexion ne semble pas jouer de rôle sur la vitesse à laquelle le connecteur se grammaticalise. Le cheminement de grammaticalisation se présente comme suit : immédiat pour *donc*, très lent pour *par conséquent* – il faut compter plus de 500 ans pour une stabilisation de l'usage dit abductif du connecteur – et moyen pour les marqueurs de la causalité contingente – il faut moins de 100 ans pour que *alors* et *partant* acquièrent un tel usage. Une fois l'usage acquis, la fréquence d'apparition dans les contextes inférentiels conduit à une autre répartition des marqueurs : *donc* et *alors* se retrouvent ensemble en tant que marqueurs intervenant le plus couramment dans ces contextes, et *par conséquent* est isolé dans la mesure où il y intervient de façon marginale. Quant à *partant*, il sort du paradigme, étant donné qu'il a perdu cet emploi : nous parlerons d'emploi avorté (voir Badiou-Monferran, à paraître). Se pose donc la question non seulement des facteurs qui déterminent la possibilité d'acquérir ou non un emploi inférentiel en fonction d'un rythme

<sup>3</sup> Notamment Hybertie (1996).

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> Il convient de relever que *partant* à l'époque où il était couramment utilisé pour signaler un lien consécutif pouvait intervenir dans des contextes où la force d'assertion de la prémisse était diminuée par une tournure interrogative : « Dieu se peut-il jamais desdire ? Partant assurée soyez Que Dieu le garde, et me croyez. » (Bèze Théodore de, *Abraham sacrificiant*, 1550).

déterminé, mais aussi celle de la vitesse à laquelle cet emploi est acquis, question que nous laisserons de côté dans cette étude.

Nous partons du prérequis selon lequel l'accèsion au marquage de l'inférence<sup>6</sup> constitue le *terminus ad quem* du processus de grammaticalisation dans lequel chacun de ces connecteurs est ou a été (pour *partant*) engagé<sup>7</sup>. En effet, si tant est, à la suite des travaux de Langacker (1987, 128-152 ; 1991, 214-225) et Traugott (1995, 31-35), que le mouvement de grammaticalisation est un processus conduisant (i) d'une part du plus concret au plus abstrait et (ii) d'autre part de l'objectif au subjectif, alors, le cheminement causal ordinaire articulant une cause X avérée à sa conséquence avérée Y, illustré par (2) est moins grammaticalisé (car fondé sur une expérience partagée) que le cheminement causal inversé articulant une conséquence avérée X à sa cause probable Y (qui dépend de règles plus idiosyncratiques<sup>8</sup>) illustré par (1). En effet, contrairement à ce qui se passe pour la consécution ordinaire de type [cause constatée > conséquence constatée], le mouvement via lequel le sujet parlant, parti d'un fait donné dans son expérience, aboutit à poser l'existence d'un autre fait non donné dans son expérience, rapporte la relation à une évaluation interne. À ce titre, cette opération engage la subjectivité du locuteur, et son marqueur spécifique (*donc, alors, partant, par conséquent*) se voit ainsi doté d'une signification plus grammaticalisée que lorsqu'il se contente de spécifier une simple consécution factuelle<sup>9</sup>.

L'aboutissement de ces cheminements de grammaticalisation est représenté dans le tableau ci-dessous.

<sup>6</sup> Par inférence, nous entendons inférence abductive.

<sup>7</sup> Pour *donc*, le processus de grammaticalisation s'est effectué en latin et les données présentées dans le tableau ci-dessous ne sont que le calque logique du processus chronologique qui s'est déroulé en latin.

<sup>8</sup> Nous renvoyons à Dendale /De Mulder (1996) et à Desclés /Guentchéva (2001) pour une discussion sur le type de règles associé au mouvement dit 'abductif'.

<sup>9</sup> Précisons que par « subjectif », nous entendons, dans le prolongement des analyses figurant dans les travaux sur la grammaticalisation, « pris en charge par le sujet parlant ». Ainsi, si « Yseult est blonde, donc belle » (enchaînement observant un cheminement causal ordinaire) est moins subjectif que « Yseult est belle, donc blonde » (enchaînement observant un cheminement causal inversé), c'est parce qu'en l'absence de tout marquage lexical (du type j'en déduis que : « Yseult est blonde, donc j'en déduis qu'elle est belle ») cet enchaînement se donne à lire, non comme une déduction du « sujet parlant », mais comme un enchaînement validé (ou en tous les cas validable) par une certaine doxa (les blondes sont belles). À l'inverse, les enchaînements observant un cheminement causal inversé (du type : « Yseult est belle, donc blonde ») sont interprétés comme des raisonnements déductifs imputables au seul « sujet parlant », et c'est l'extension de leur prise en charge par une certaine doxa qui nécessite cette fois une glose lexicale du type : « Yseult est belle, donc – en vertu de la prémisse associant beauté et blondeur – blonde ».

PROCESSUS DE GRAMMATICALISATION<sup>10</sup>

	<u>Emplois non consécutifs</u>	<u>Marquage de la consécution factuelle</u>		<u>Marquage de l'inférence</u>
DONC <sup>11</sup>	(récapitulatifs ou conclusifs)	Causalité nécessaire	Il a plu. <i>Donc</i> l'herbe a poussé.	L'herbe a poussé. <i>Donc</i> , il a plu.  Marquage inférentiel désormais prototypique
PAR CONSÉQUENT			Il a plu. <i>Par conséquent</i> l'herbe a poussé.	L'herbe a poussé. <i>Par conséquent</i> , il a plu.  Marquage inférentiel désormais marginal
ALORS	(temporels ou hypothétiques)	Causalité contingente	Il a plu. <i>Alors</i> l'herbe a poussé.	L'herbe a poussé. <i>Alors</i> , il a plu.  Marquage inférentiel désormais prototypique
PARTANT			Il a plu. <i>Partant</i> l'herbe a poussé.	?? L'herbe a poussé. <i>Partant</i> , il a plu.  Marquage inférentiel avorté

Il semble donc se dessiner un cas de changements au sein d'un même paradigme, où les marqueurs de consécution susceptibles de spécifier une relation abductive s'imposent à des rythmes et des périodes différentes, alors que certains comme *du coup*,

<sup>10</sup> Nous ne faisons pas apparaître les emplois pragmatiques de *donc* et *alors* car nous avons plaidé ailleurs (Badiou-Monferran /Buchi 2012) pour la désolidarisation des notions de pragmatification et de grammaticalisation.

<sup>11</sup> Voir la note 7.

*de ce fait* restent à l'extérieur de cette courbe. Ces données nous conduisent à poser deux questions :

- (i) Pourquoi dans ce paradigme, certains items comme *du coup*, *de ce fait*, *pour cette raison*, ne marquent-ils pas l'inférence abductive ? S'agit-il d'une incapacité congénitale ou d'une affaire de rythme du processus de grammaticalisation ?
- (ii) Qu'apporte la position d'Anthony Kroch afférente au rythme des changements isolés, concernant ces différences de comportement au sein d'une même classe ?

#### 4. Accession vs non accession à la spécification de l'inférence pour les marqueurs de consécution

La question de savoir si tous les marqueurs de consécution ont vocation ou non à spécifier un jour l'inférence, et s'il ne s'agit, au fond, que d'une question de temps, a pour enjeu l'homogénéité vs hybridité de la classe de termes en cause. Nous nous référons à une étude de Rossari (1998) pour apporter quelques éléments de réponse.

L'auteure étudie de façon contrastive le connecteur italien *perciò* en relation avec *donc* et *pour cette raison*. Elle constate que : (i) dans certains contextes, *perciò* se comporte comme le marqueur consécutif français *donc*, autrement dit qu'il est susceptible de marquer l'inférence :

Pietro ha ricominciato il lavoro, *perciò* deve essere guarito / Pierre a recommencé à travailler, *donc* il doit être guéri (Rossari 1998, 119)

- (ii) et que, dans les autres contextes, il se comporte comme le marqueur consécutif français *pour cette raison*, autrement dit qu'il n'est pas capable de spécifier l'inférence. Ces contextes ont les caractéristiques suivantes :

Le procès de la suite droite consiste en une action, et non en un état.

a. ?? *C'è rumore perciò hanno acceso il motore* / Il y a du bruit, *donc* ils ont allumé le moteur (+ action). b. *C'è rumore perciò il motore è acceso* / Il y a du bruit, *donc* le moteur est allumé (-action) (Rossari 1998, 120)

La relation causale entre les contenus propositionnels des deux suites articulées par le connecteur est ' directe ', i.e. immédiate.

a. ?? Max a preso l'aspirina. *Perciò* a ancora mal di testa / Max a pris une aspirine. *Donc*, il a encore mal à la tête. b. Max a preso l'aspirina. *Perciò* non è piu allergico a questa medicina / Max a pris une aspirine. *Donc*, il n'est plus allergique à ce médicament ». (Rossari 1998, 121)

Il revêt donc une place intermédiaire entre *donc* et *pour cette raison* quant à sa courbe de grammaticalisation : *donc* apparaissant comme non contraint et *pour cette raison* comme partiellement inapte à revêtir un tel emploi.

Ces observations sont *a priori* compatibles avec l'hypothèse que le marquage de l'inférence pour les connecteurs consécutifs est lié à une trajectoire diachronique : les

contextes contraints seraient l'indice d'un cheminement non encore abouti. Toutefois, adopter cette hypothèse signifierait adopter une approche séquentielle de la variation, postulant que le changement s'opère d'abord dans les contextes les plus favorables – par exemple, pour *perciò* inférentiel, dans les contextes où le procès de la suite droite décrit un état – et ensuite dans les contextes défavorables – ainsi, pour *perciò* inférentiel, dans les contextes où le procès de la suite droite décrit une action. Autrement dit, la classe des marqueurs de consécution serait homogène. Tous ses membres auraient vocation à marquer l'inférence dans tous les contextes. Et les items en cause se différencieraient non pas par leur format respectif, c'est-à-dire par leur capacité à parcourir des chaînes de grammaticalisation plus ou moins longues – longue pour *donc*, courte pour *perciò* –, mais par la vitesse à laquelle ils parviendraient au *terminus ad quem* d'un seul et même processus de grammaticalisation, dont l'horizon d'attente serait la spécification de l'inférence. Or, la démonstration anti-séquentielle de Kroch (1989) prouve que la variation s'effectue au même moment dans tous les contextes, mais avec des fréquences différentes. Si l'on en prend acte, alors l'implantation de *perciò* dans certains contextes inférentiels et non pas dans les autres montre que le parcours de grammaticalisation du connecteur est définitivement bloqué, à un stade inférieur à celui de *donc*. Il semble en aller de même, en français, pour *partant*, susceptible d'intervenir dans les contextes dits 'de transition', *i.e.* dans les contextes ambigus, qui permettent d'intervertir l'ordre entre prémisses et conclusion et donc pour lesquels il est difficile d'établir un rapport d'antécédence entre les deux états de choses<sup>12</sup> :

(7) Quelques richesses sont dommageables,  
Partant il y a des choses dommageables  
qui ne sont point rejetées (Dupleix Scipion, *La Logique ou l'Art de discourir et raisonner*, 1607, 227, Livre V, chap 10)

(8) Il y a des choses dommageables qui sont richesses,  
Partant il y a des choses dommageables  
qui ne sont point rejetées (exemple de Scipion Dupleix retravaillé par nos soins).

Contrairement à *alors*, *partant* est incompatible dans les contextes dits 'de passage', où l'interprétation causale, précisément, n'est plus possible :

(9) ?? L'herbe a poussé. *Partant* il a plu.

En adoptant l'hypothèse de Kroch, la différence entre *alors* et *partant* en français ne peut pas se ramener à une question de temps, ou de rythme. Elle engage une divergence de format, ou de type de grammaticalisation, court pour *partant* et long pour *alors*. Par là-même, l'hypothèse de Kroch conduit à réévaluer l'importance du principe de 'persistance' (*persistence*) mis au jour par Hopper (1991) et

<sup>12</sup> Ces contextes ont la particularité de mettre en scène des états de choses qui ne reposent pas sur une antécédence temporelle (pluie, croissance de l'herbe) ou un *prima* logique (blondeur, beauté) d'un état de choses sur l'autre.

Hopper/Traugott (1993 , chap. 4) comme suit :

#### Principe de persistance

Selon le degré de grammaticalisation, les items grammaticalisés maintiennent des traces, qui peuvent se manifester comme des contraintes sur leurs distributions, des formes lexicales desquelles ils dérivent (Hopper/Traugott 1993 , chap. 4).

Concernant *perciò* et *partant*, cela conduirait à tenir compte de leur morphologie pour expliquer leur trajectoire courte. Pour le connecteur italien, il serait loisible de postuler que le découpage en *per ciò* (« pour cela ») favorise une interprétation finale, incompatible avec le mécanisme d'inférence lorsque le procès de la suite droite est une action. En revanche, lorsque le procès de la suite droite est un état, l'interprétation finale du tour n'a plus lieu d'être et l'enchaînement inférentiel peut s'effectuer. Pour le connecteur *partant*, également paraphrasable par « pour cela », « pour cette raison » en vertu de la présence de l'anaphorique *tant*, il en va de façon semblable. En contexte de passage, la présence de *tant* bloque la reconversion de la suite gauche – dont le morphème anaphorique pose le statut causal – en conséquence constatée dont la suite droite produira une explication probable.

Demeure la question de savoir si l'incidence de la morphologie sur le processus de grammaticalisation est ou non durable. L'approche séquentielle du changement, celle de Bailey, qui opposait les contextes favorables et les contextes défavorables, laissait entendre que ses effets étaient provisoires et que dans le processus de grammaticalisation, la puissance du principe de ' persistance ' avait vocation à s'altérer avec le temps. L'approche simultanéiste de la variation, celle de Kroch, confère tout au contraire à ce principe une force nouvelle. Des travaux de Kroch, il découle que la capacité des données morphologiques à bloquer le processus de grammaticalisation quand celui-ci et celles-là sont contradictoires est définitive, autrement dit consubstantielle au format du marqueur. Il s'agit là d'un apport important à la modélisation du changement.

Les régularités que l'on constate entre les trajectoires courtes/longues ou non entamées et la composition morphologique des connecteurs consécutifs nous conduisent à adhérer à l'hypothèse de Kroch et à faire du principe de persistance un véritable frein à l'accès à un cheminement de grammaticalisation.

#### 5. Anaphores et courbe de grammaticalisation des connecteurs consécutifs : analyse synchronique de *du coup*, *de ce fait* et *ainsi*

Le parallélisme entre *partant* et *perciò* semble plaider en faveur d'un lien entre la présence d'un anaphorique et l'arrêt à un stade déterminé du cheminement de grammaticalisation que les connecteurs comme *donc* ont accompli entièrement.

Nous prenons le cas de trois connecteurs qui manifestent morphologiquement différentes formes d'anaphores plus ou moins grammaticalisées : *ainsi* qui représente comme *partant* l'anaphore la plus grammaticalisée; *du coup* qui correspond à une forme intermédiaire dans la mesure où la lexie *coup* n'a plus de contenu sémantique,



mais où elle est repérable au niveau morphologique ; et *de ce fait* qui correspond à la forme la moins grammaticalisée d'anaphore. La présence d'un lexème et de son déterminant (*ce fait*) ainsi que le fait que le sens de la locution est analysable compositionnellement (*cela vient de ce fait-là*) sont des indices de son degré moindre de grammaticalisation. Si nous reprenons notre exemple de départ et que nous le modifions légèrement pour faire ressortir le raisonnement abductif qui motive l'état de choses introduit par le connecteur, nous constatons que seul *ainsi* est plausible dans ce contexte.

- (10) L'herbe a poussé. Ainsi il a plu ! C'est indéniable<sup>13</sup> !
- (11) L'herbe a poussé. \*Du coup il a plu. C'est indéniable.
- (12) L'herbe a poussé. \*De ce fait il a plu. C'est indéniable.

Cette intuition est corroborée par le fait que *ainsi* se trouve dans des contextes, qui sans être aussi clairs que celui-ci quant à la relation reliant prémisse et conclusion, laissent la place à un lien lâche, permettant une interprétation fondée sur un jugement issu de la seule évaluation du locuteur :

- (13) Nous avons déjà dit que l'éloquence consiste, non-seulement dans la preuve, mais encore dans l'art d'exciter les passions. Pour les exciter, il faut les peindre ; ainsi je crois que toute l'éloquence se réduit à prouver, à peindre et à toucher. Toutes les pensées brillantes qui ne vont point à une de ces trois choses ne sont que jeu d'esprit. (Fénelon, *Dialogues sur l'éloquence en général et sur celle de la chaire en particulier*, 1715).

Dans ce contexte-ci, on peut envisager une abduction entre la nécessité de peindre les passions et sa cause supposée, à savoir que l'éloquence se réduit à prouver, à peindre et à toucher<sup>14</sup>. On pourrait inverser la relation avec la formulation suivante :

- (14) Etant donné que toute l'éloquence se réduit à prouver, à peindre, à toucher, alors il faut peindre les passions pour les exciter.

Dans ce contexte, l'emploi de *du coup* et *de ce fait* serait très difficilement interprétable, et ce en dépit de l'usage de *je crois*. Ce dernier, fonctionnant comme un recteur faible, ne peut être interprété comme étant le support d'une relation, qui dans ce cas, respecterait l'ordre causal ordinaire :

- (15) Nous avons déjà dit que l'éloquence consiste, non-seulement dans la preuve, mais encore dans l'art d'exciter les passions. Pour les exciter, il faut les peindre ; ??de ce fait / ??du coup je crois que toute l'éloquence se réduit à prouver, à peindre et à toucher. Toutes les pensées brillantes qui ne vont point à une de ces trois choses ne sont que jeu d'esprit.

<sup>13</sup> Le commentaire « c'est indéniable » vise à faire ressortir la fragilité du lien entre prémisse et conclusion, due au raisonnement abductif qui le motive. Le locuteur cherche à contrer ainsi les autres causes que l'on pourrait lui opposer (le jardinier a mis de l'engrais, etc.)

<sup>14</sup> Comme le fait toutefois très justement remarquer notre relecteur anonyme, cette interprétation repose sur le présupposé que *ainsi* relie les deux P immédiatement adjacentes. Une autre interprétation serait que le connecteur a pour portée à gauche le contenu des deux phrases qui précèdent. Il relierait alors deux fragments de texte qui disent à peu près la même chose. L'enchaînement ne serait plus abductif, mais constituerait un cas particulier de déduction (de P, on déduit P).

La relation ne saurait être paraphrasée par un lien causal entre « peindre les passions et croire que p »:

- (16) ??Etant donné qu'il faut peindre les passions, je crois que l'éloquence se réduit à prouver, à peindre et à toucher.

En revanche, quand *croire que p* est utilisé dans son emploi de recteur fort, *de ce fait et du coup* sont appropriés même quand *p* introduit la cause probable de ce qui est exprimé dans le premier énoncé :

- (17) Pourquoi as-tu cru qu'il avait plu?  
L'herbe a poussé, de ce fait / du coup, j'ai cru qu'il a plu

Il s'établit donc un contraste entre l'emploi de *de ce fait et du coup* et celui de *ainsi*, dont l'emploi paraît plus aisé pour souligner une relation dont la motivation dépend du seul jugement du locuteur.

Les contextes suivants, respectant l'ordre causal ordinaire, sont en revanche adéquats pour l'usage de *de ce fait et du coup*.

- (18) La médaille l'enthousiasma, du coup il donna sa fille... (Zola, *L'œuvre*, 1886).  
(19) Il pouvait se montrer généreux !... Du coup il a réglé les verres, encore une tournée et puis même une autre (Céline, Louis-Ferdinand, *Mort à crédit*, 1936).  
(20) Catherine Legrand ne sait pas ce que c'est que le régime d'un torrent, de ce fait il lui est impossible d'expliquer pourquoi il est irrégulier (Wittig, Monique, *L'Opoponax*, 1964).

Ils sont également compatibles avec l'emploi de *ainsi*, qui n'est pas bloqué, conformément à nos attentes, par l'ordre causal ordinaire :

- (21) La médaille l'enthousiasma, ainsi il donna sa fille...  
(22) Il pouvait se montrer généreux !... Ainsi il a réglé les verres, encore une tournée et puis même une autre. Catherine Legrand ne sait pas ce que c'est que le régime d'un torrent, ainsi il lui est impossible d'expliquer pourquoi il est irrégulier.

Par ailleurs, on peut également faire ressortir des divergences entre *du coup* et *de ce fait* interprétables comme résultant de leurs différents degrés de grammaticalisation. Par exemple, comme relevé précédemment, les deux sont théoriquement compatibles avec un emploi d'un verbe épistémique employé comme un recteur fort, mais seul l'emploi de *du coup* avec de tels verbes est attesté dans Frantext :

- (23) J'avais remarqué un jour que cette hostie ne ressemblait pas à du pain, ma mère m'avait alors expliqué comment et pourquoi on fabriquait les hosties et que du reste il n'y avait que les protestants qui mangeaient du pain pour communier. Du coup j'ai cru avoir fait un péché en désirant du pain et je me suis mise à considérer l'hostie exactement comme si elle était une grosse miche croûteuse telle qu'on en voyait sur certains tableaux représentant la Cène. (Cardinal, Marie, *Les mots pour le dire*, 1975, 84).  
(24) Alors, j'ai vu que je n' avais pas de sentiment pour toi. Et du coup je me rends compte que je ne peux avoir un sentiment pour personne : ni pour mes parents, ni pour aucun moniteur, ni pour aucun de l' équipe, ni pour \*Blackwater non plus, que je laisserai tomber demain, si on me propose mieux. (Montherlant Henry de, *Les Olympiques*, 1924).

Ces deux exemples attestent la possibilité d'emploi qu'a *du coup* d'introduire en tant que conséquence un état épistémique propre au locuteur. Ce type de contexte prête davantage le flanc à une relation fondée sur une pure évaluation du locuteur, étant donné que le jugement épistémique explicite cette évaluation, qu'un contenu concernant un état de choses factuel, comme celui illustré par (18), (19) et (20). On relèvera que dans (24), le prédicat d'état psychologique *je me rends compte* efface la pertinence de la direction de la relation causale :

- (25) Je ne peux avoir un sentiment pour personne. Du coup, je me rends compte que je n'avais pas de sentiment pour toi.

Cela montre que *du coup* introduit bien le prédicat psychologique et qu'en cela il n'établit plus directement une relation causale entre deux faits.

Sans que ces emplois soient théoriquement exclus avec *de ce fait* – quoique son emploi nous semble bizarre précisément en (23) où la relation porte sur l'état psychologique du locuteur – des occurrences associant ce dernier avec un état épistémique du locuteur ne se trouvent pas sur Frantext :

- (26) Alors, j'ai vu que je n' avais pas de sentiment pour toi. Et ?de ce fait je me rends compte que je ne peux avoir un sentiment pour personne : ni pour mes parents, ni pour aucun moniteur, ni pour aucun de l'équipe, ni pour Blackwater non plus, que je laisserai tomber demain, si on me propose mieux.

L'examen de ces emplois en synchronie n'a pas valeur de preuve. Il met uniquement en relief que la lexie qui intervient dans la composition morphologique du marqueur est porteuse de contraintes quant au type de relation consécutive qu'ils sont susceptibles de marquer. Il apparaît que plus la lexie est grammaticalisée (au sens de « fondue » dans la locution même), plus le marqueur est facilement compatible avec différents cheminements qui conduisent à associer prémisses et conclusion. Cela pourrait être un indice pour adhérer à l'hypothèse de Kroch et faire du principe de persistance un véritable frein à l'accès à un cheminement conduisant à la grammaticalisation du lien logique (permettant *in fine* de le rendre insensible à la direction de la relation causale).

## 6. Conclusion

Des deux hypothèses que nous avons envisagées dans notre introduction, les données synchroniques nous invitent à n'en retenir qu'une : la grammaticalisation d'un emploi n'est pas une affaire de temps. Elle dépend de contraintes idiosyncratiques liées à la composition morpho-sémantique du marqueur. En cela le principe de persistance est un facteur déterminant pour la courbe susceptible d'être accomplie par le marqueur. Schématiquement, nous pouvons représenter son impact comme un frein, bloquant à un certain stade le processus de grammaticalisation. Les marqueurs qui nous occupent et qui sont formés de lexies anaphoriques ont acquis un fonctionnement de connecteurs consécutifs et en cela ils ont parcouru jusqu'à un certain stade

cette courbe. Mais ils ont été bloqués dans cette évolution et n'ont pas acquis d'emploi inférentiel, à la différence de ceux qui ont achevé le processus conduisant à l'acquisition d'un plein emploi inférentiel. La vitesse de l'acquisition de l'emploi inférentiel est une autre question que nous n'avons pas traitée. Il dépend d'autres facteurs et fait ressortir d'autres regroupements entre marqueurs.

Université de Lorraine, LIS / ATILF  
Université de Neuchâtel

Claire BADIOU-MONFERRAN  
Corinne ROSSARI

## Références bibliographiques

- Badiou-Monferran, Claire / Buchi, Éva, 2012. « Plaidoyer pour la désolidarisation des notions de pragmatization et de grammaticalisation », *CMLF* 2012, 127-144.
- Badiou-Monferran Claire (à paraître). Les marqueurs d'inférence en français moderne (XVIIe-XXIe siècles). *Donc, Alors, Partant, Par conséquent* et quelques autres, Paris, Champion.
- Bailey, Charles-James, 1973. *Variation and Linguistic Theory*, Washington, Center for Applied Linguistics.
- De Mulder, Walter / Vanderhayden, Anne, 2001. « L'histoire de *contre* et la sémantique prototypique », *Langue française* 130, 108-125.
- Dendale, Patrick / De Mulder, Walter, 1996. « Dédution ou abduction : le cas de devoir inférentiel », in : Zlatka Guentchéva (éd.), *L'énonciation médiatisée*, Louvain/Paris, Peeters, 305-318.
- Desclés, Jean.-Pierre / Guentchéva, Zlatka, 2001. « La notion d'abduction et le verbe devoir 'épistémique'. Les verbes modaux », *Cahiers Chronos* 8, P. Dendale / J. Van der Auwera (sous la dir. de), Amsterdam, Rodopi, 103-122.
- Hopper, Paul, 1991. « On Some Principles of Grammaticalization », in: E. C. Traugott / B. Heine (éds), *Approaches to Grammaticalization*, 2. Vol., Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, vol. 1, 17-35.
- Hybertie, Charlotte, 1996. *La conséquence en français*. Paris, Ophrys.
- Hopper, Paul J. / Traugott, Elizabeth C., 1993. *Grammatization*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Jayez, Jacques / Rossari, Corinne, 1999. « Pragmatic connectives as predicates. The case of inferential connectives », in: Patrick Saint-Dizier (dir.), *Predicative Forms in Natural Language and Lexical Knowledge Bases*, Dordrecht, Kluwer academic Publishers, 285-319.
- Jayez, Jacques / Rossari, Corinne, 2000. « The Semantic or Pragmatic Connectives. The French *donc* Example », in: Anne Abeillé / Owen Rambow (dir.), *Tree Adjoining Grammars: Formalism, Implementation and Linguistic Analysis*, Stanford, CSLI, 249-269.
- Kroch, Anthony, 1989. « Reflexes of Grammar in Patterns of Language Change », *Language, Variation and Change* 1, 199-244. [<http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/kroch89.pdf>].
- Langacker, Ronald W., 1987-1991. *Foundations of Cognitive Grammar. I. Theoretical Prerequisites ; II Descriptive Application*, Stanford, Stanford University Press.

- Marchello-Nizia, Christiane, 2006. *Grammaticalisation et changement linguistique*. Bruxelles, De Bœck.
- Rossari, Corinne, 2000. *Connecteurs et relations de discours: des liens entre cognition et signification*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Rossari, Corinne, 1998. « Analyse contrastive, grammaticalisation et sémantique des connecteurs », *Travaux de linguistique* 36, 115-126.
- Traugott, Elizabeth C., 1995. « Subjectification in Grammaticalisation », in Dieter Stein/Susan Wright (éds), *Subjectivity and Subjectivisation*, Cambridge, Cambridge University Press, 31-54.

